



**Rives méditerranéennes**

**29 | 2008**

**Les textiles en Méditerranée (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)**

---

## Production et techniques de tissage de la soie à Bursa aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles

**Frédéric Hitzel**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rives/1273>

DOI : 10.4000/rives.1273

ISBN : 978-2-8218-0056-4

ISSN : 2119-4696

### **Éditeur**

TELEMME - UMR 6570

### **Édition imprimée**

Date de publication : 15 février 2008

ISSN : 2103-4001

### **Référence électronique**

Frédéric Hitzel, « Production et techniques de tissage de la soie à Bursa aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 29 | 2008, mis en ligne le 21 décembre 2012, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/1273> ; DOI : 10.4000/rives.1273

---

© Tous droits réservés

# Production et techniques de tissage de la soie à Bursa aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles

Frédéric HITZEL

CNRS-Centre d'histoire du domaine Turc, EHESS Paris

---

Du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, Bursa fut l'un des grands centres internationaux de l'industrie et du commerce de la soie ottomane. Le tissage et le transbordement de la soie, originaire de la province du Gilan sur le littoral de la Caspienne en Iran, y firent naître un commerce actif. Les tissus étaient fabriqués en plusieurs dimensions, depuis les petits panneaux de velours jusqu'à de plus grandes pièces servant de panneaux décoratifs. Mais ce sont surtout les magnifiques vêtements, notamment les cafetans de cérémonie destinés au palais impérial, qui assurèrent la réputation de la ville. Le gouvernement ottoman contrôlait la production et encourageait les exportations, sources importantes de revenus. Mais le marché était fluctuant. Aux nombreux conflits qui entravèrent l'approvisionnement régulier en soie grège, s'ajoutèrent les difficultés propres aux grands commerçants et aux corporations de tisserands. Ceux-ci voyaient leurs marges laminées entre la hausse du coût de la matière première, celle de la main-d'œuvre et les prix de vente imposés par la loi. Malgré l'acclimatation du mûrier et l'introduction de la sériciculture dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le tissage de la soie à Bursa déclina progressivement.

---

From the 15th to the 19th century, Bursa was one of the great international centres of the Ottoman silk trade and industry. Silk Weaving and transhipment, originally from the Gilan province on the coast of the Caspian Sea in Iran, gave rise to an active trade in the region. The textiles were manufactured in different dimensions, from small suede panels to larger pieces used as decorative panels. But above all it was the magnificent garments, more particularly the ceremonial kaftans intended for the imperial palace which ensured the reputation of the city. The Ottoman government controlled production and encouraged exports, which brought in important sources of income. But the market was fluctuating. In addition to the numerous conflicts which hindered the regular supply of raw silk, were the common difficulties experienced by great traders and weaver corporations. They saw their margins greatly reduced by the cost increase in raw materials, labour and selling prices imposed by the law. Despite the acclimatisation of the mulberry tree and the introduction of silk culture in the second half of the 16th century, silk weaving progressively declined in Bursa.

**D**e nos jours, Bursa ou Brousse, est une charmante cité entourée de vergers abondamment irrigués grâce aux nombreux petits torrents dévalant les pentes de l'Ulu Dağ, l'ancien Olympe de Mysie, au pied duquel elle s'étend. Occupée par les troupes d'Orhan Gazi en 1326, Bursa fut la première capitale de l'Empire ottoman. Mais la défaite de Bâyezîd I<sup>er</sup> Yıldırım face à Tamerlan à la bataille d'Ankara (28 juillet 1402), freina considérablement l'expansion de la ville qui, pendant un temps, devait connaître les exactions des troupes mongoles. En conséquence, la capitale fut transférée en 1413 à Edirne, l'ancienne Andrinople, position plus favorable pour asseoir la puissance ottomane sur deux continents, l'Europe et l'Asie, et lancer les ultimes assauts contre Constantinople qui tombera en 1453.

Malgré les changements de capitale, Bursa n'en perdit pas pour autant toute importance : sentimentalement, elle restait, dans le temps, la première grande capitale des Ottomans, celle où le fondateur de la dynastie, le sultan Osman, et ses premiers successeurs furent inhumés. Elle demeurait d'autre part un grand centre caravanier sur la route reliant Edirne, puis Istanbul, aux provinces orientales de l'Empire ottoman et aux régions plus lointaines de la Perse et de la Chine par la route de la soie. Enfin, Bursa se rendit célèbre aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, par ses splendides velours de soie, ou *kadife*, et ses extraordinaires soieries façonnées, *kemhâ*, dont on peut admirer de magnifiques modèles au musée historique des tissus de Lyon<sup>1</sup>.

Notre propos n'est pas de dresser ici un tableau historique de la soie ottomane qui a fait l'objet de nombreuses études, mais de souligner le rôle de Bursa dans ce commerce aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, en rappelant l'organisation de cette production et les spécificités de cette industrie artisanale. Les motifs et formes des textiles ottomans, extrêmement complexes, ne seront pas abordés, de même que l'évolution du goût et des techniques<sup>2</sup>.

## GÉNÉRALITÉS SUR LE COMMERCE DE LA SOIE

Rappelons qu'à l'époque de son expansion, le système administratif de l'Empire ottoman était l'un des plus efficaces et des mieux organisés de son temps. C'est ainsi que les fonctionnaires de l'empire, chargés de percevoir les impôts, de protéger les consommateurs et de surveiller les corporations, rédigeaient toutes sortes de rapports qui, de nos jours, font la joie des historiens qui parviennent à déchiffrer l'écriture comptable *siyâkat* peu soignée, généralement utilisée. États des importations et des exportations,

---

1 *Étoffes merveilleuses du Musée Historique des Tissus de Lyon*, éd. J.-M. TUCHSCHERER, Tokyo, 1976 ; J.-M. TUCHSCHERER et G. VIAL, *Le Musée historique des Tissus de Lyon*, Lyon, 1977.

2 Nous renvoyons aux études de Tahsin ÖZ, *Turkish Textiles and Velvets*, Ankara, 1960 et *Türk Kumaş ve Kadifeleri*, Istanbul, 1946-1950, 2 vol. ; Walter DENNY, « Les textiles », dans *L'art décoratif ottoman. Tulipes, arabesques et turbans*, éd. par Yanni PETSOUPOULOS, Paris, 1982, p. 120-168 et Nurhan ATASOY, Walter B. DENNY, Louise W. MACKIE et Hülya TEZCAN, *İpek. Imperial ottoman Silks and Velvets*, Londres, 2001, p. 226-340. Sur les vêtements, cf. Reşat Ekrem KOÇU, *Türk Giyim Kuşam ve Süsleme Sözlüğü*, Ankara, 1969 et l'ouvrage collectif dirigé par Suraiya FAROQHI et Christoph K. NEUMANN, *Ottoman Costumes. From Textile to Identity*, Istanbul, 2004.

registres des corporations, rôles fiscaux et rapports subsistent en grande quantité dans les archives turques<sup>3</sup>.

Côté occidental, il reste également de nombreux documents sur le commerce des textiles entre l'est et l'ouest. Les cités-États italiennes, dont les navires assuraient les échanges prospères en Méditerranée orientale depuis la fin du Moyen-âge, et dont le système bancaire avancé créait un climat économique propice à ce commerce, gardaient trace écrite de toutes leurs opérations commerciales relatives à la soie<sup>4</sup>. Enfin, n'oublions pas les récits des voyageurs et, pour le plaisir des yeux, les milliers de pièces textiles conservées dans les musées à travers le monde.

Depuis le Moyen-âge, la soie alimente un des plus importants commerces entre l'est et l'ouest. Bursa, bien située par rapport aux routes caravanières en provenance de Perse et de Chine, est une ville prospère à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. Dès les premières années de sa conquête, des tisserands viennent s'y établir et la rendent bientôt célèbre. D'après Johannes Schiltberger, qui fut capturé par les Ottomans lors de la défaite des Croisés à Nicopolis en 1399, il existait de « magnifiques textiles de soie fabriqués à Damas, Kefe et Wursa [Bursa], la capitale des musulmans. La soie était également envoyée à Venise et Liccka [Lucques] et on faisait de très beaux velours<sup>5</sup>. » De son côté, le Bourguignon Bertrandon de la Broquière, qui voyage dans les empires mamelouk et ottoman en 1432, admirait l'activité du « bathzar » de Bursa : « Et treuve on là à vendre draps de soye de toute sorte, riche pierrerie et tres grande quantité de perles et à bon compte...<sup>6</sup> »

Ce commerce dépendait dans une large mesure de la soie brute provenant de régions

3 La présente étude se base sur les travaux de H. T. DAĞLIOĞLU, *XVI. Asırda Bursa*, Istanbul, 1945 ; Fahri DALSAR, *Türk Sanayi ve Ticaret Tarihinde Bursa'da İpekçilik*, Istanbul, 1960 ; Haim GERBER, *Economy and Society in an Ottoman City: Bursa, 1600-1700*, Jérusalem, 1988 ; Halil İNALCIK, articles « Bursa », *EP*, I, 1960 et « Harîr », *EP*, III, 1971 ; autres articles importants de H. İNALCIK, « Osmanlı idare, sosyal ve ekonomik tarihiyle ilgili belgeler: Bursa kadi sicillerinden seçmeler », *Belgeler*, X, 1980-81, p. 1-91 ; « Bursa, I. XV. Asır sanayi ve ticaret tarihine dair vesikalar », *Belleten*, XXIV/93, 1960, p. 45-102, article repris dans H. İNALCIK, *Osmanlı İmparatorluğu Toplum ve Ekonomi*, Istanbul, 1993, p. 203-258 ; Klaus LIEBE-HARKORT, *Beiträge zur sozialen und wirtschaftlichen Lage Bursas am Anfang des 16. Jahrhunderts*, Université de Hambourg, thèse dactylographiée, 1970. Sur le rôle de Bursa dans le commerce international de la soie grège, cf. Murat Çizakça, « Price History and the Bursa Silk Industry: A Study in Ottoman Industrial Decline 1550-1650 », *Journal of Economic History*, 40, 1980, p. 533-550 (article repris dans *The Ottoman Empire and the World Economy*, Huri İSLAMOĞLU-İNAN (éd.), Cambridge-Paris, 1987, p. 247-261) et « A short history of the Bursa silk industry (1500-1900) », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 23, 1980, p. 142-152.

4 Cf. E. EDLER DE ROOVER, « Andrea Banchi, Florentine silk manufacturer and merchant in the fifteenth century », *Studies in Medieval and Renaissance History*, 3, 1966, p. 223-85 ; Deborah HOWARD, *Venice & the East: The Impact of the Islamic World on Venetian Architecture, 1100-1500*, New Haven-Londres, 2000 ; Luca MOLÀ, *The Silk Industry in Renaissance Venice*, Baltimore, 2000, et dans le catalogue de l'exposition Venise et l'Orient, Institut du monde arabe (2 oct. 2006-18 février 2007), Walter B. DENNY, *Les textiles et tapis d'Orient à Venise*, Paris, Gallimard, 2006, p. 175-191.

5 J. SCHILTBERGER, *Travels and Bondage*, Londres, 1977, p. 34.

6 *Voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière*, texte édité par C. Schefer, Paris, E. Leroux, 1892, p. 134.

proches, comme la Morée et l'Albanie<sup>7</sup>, mais surtout, depuis l'époque byzantine<sup>8</sup>, de contrées lointaines comme la Perse et la Chine. C'est en effet des régions situées au sud de la mer Caspienne, principalement le Mazandaran, le Gilan ou le Horâsân, que les grandes caravanes arrivaient. Elles empruntaient soit la route caravanière par Erzurum-Erzincan-Sivas-Konya-Bursa, soit l'itinéraire Erzurum-Erzincan-Tokat-Amasya-Bursa. La voie maritime par la mer Noire de Trabzon à Istanbul, très active à l'époque byzantine, avait été progressivement abandonnée au profit des routes caravanières. Chaque année, des caravanes de 300 à 400 chameaux arrivaient, transportant en moyenne 200 *yüks* de soie grège. Un *yük* faisant dans les 154 kilos, cela représentait dans les 30 tonnes. En 1513, les archives ottomanes signalent même l'arrivée d'un chargement exceptionnel de 400 *yüks*<sup>9</sup>!

Bursa une fois atteinte, les balles de soie sont déchargées au marché central, le *bezzâzistân* ou «marché aux étoffes», puis pesées sur les balances (*mîzân*) installées dans le «caravansérail des persans» (Acem Hanı) -caravansérail plus tard connu sous le nom de «caravansérail des cocons» (Koza Hanı), lorsque Bursa se lança dans la sériciculture-. Quelle que soit la destination, toute soie importée doit obligatoirement passer par le *mîzân* de Bursa. Des taxes sont alors prélevées par un contrôleur, le *simsar*, lui-même supervisé par un représentant (*hassa kethudasi*) du sultan, tandis qu'un droit fixe est versé aux courtiers (*dellâl*)<sup>10</sup>. Les formalités accomplies, les marchands se voient délivrer un certificat (*tezkere*) sur lequel est mentionné le poids de la soie et les droits acquittés. Les membres de la corporation des fabricants se réunissent ensuite au *bedesten* et achètent les lots de soie<sup>11</sup>. Les prix varient en fonction de la demande et de la concurrence. De leur côté, les marchands européens (génois, vénitiens, florentins, anconitains) doivent s'acquitter de droits de douane qui, selon les époques, varient entre 2 et 5%<sup>12</sup>. L'affaire reste cependant fort lucrative. En 1501, un agent des Médicis à Bursa, nommé Maringhi, estimait qu'une charge (*fardello*) de soie représentait pour lui, une fois rendue à Florence, un bénéfice de 70 à 80 ducats or<sup>13</sup>. Le montant total de la soie importée exclusivement de Perse à Bursa se monte à la même époque à environ 150 000 ducats vénitiens<sup>14</sup>. Les prix fluctuent en fonction de la demande, mais également du contexte politique, notamment lorsque les routes caravanières deviennent moins sûres ou, comme nous le verrons plus loin, en période de conflit.

7 F. DALSAR, p. 207 ; H. INALCIK, *Sûret-i Defter-i Sancak-i Arvanid*, Ankara, 1954, p. 126.

8 R. S. LOPEZ, « Silk Industry in the Byzantine Empire », *Speculum*, XX, 1945.

9 F. DALSAR, p. 168, doc. 41.

10 Sur les malversations et abus des courtiers, cf. F. DALSAR, p. 93-95, doc. 4-6 ; p. 224, doc. 159 ; p. 285, doc. 229.

11 F. DALSAR, p. 221. Les contrevenants existent comme en témoigne un document datant de 1607, cf. F. DALSAR, p. 195, doc. 81.

12 F. DALSAR, p. 184, doc. 67. Le taux de 3% semble avoir été définitivement fixé au cours du XVI<sup>e</sup> siècle.

13 G. R. B. RICHARDS, *Florentine Merchants in the Age of the Medici*, Cambridge, Mass., 1932, p. 122. Cf. également Halil INALCIK, « Bursa and the Commerce of the Levant », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, III, 2, 1960, p. 137.

14 Les marchands italiens achetaient à Bursa des filés de soie et y vendaient soieries et draperies, voir, par exemple, Bartholomeo DI PAXI, *Tariffa de pesi e mesure*, Venise, 1503 ; F. DALSAR, *op. cit.*, p. 143.

Dès la conquête de Bursa en 1326, le gouvernement ottoman veilla à développer le commerce de la soie, tant en contrôlant les routes d'approvisionnement, qu'en surveillant de près la production textile. Il souhaitait assurer la qualité des exportations car celles-ci, principalement pour des raisons fiscales, étaient extrêmement lucratives pour l'État. De fait, dès le règne de Bâyezîd I<sup>er</sup> (1389-1402), les conquêtes ottomanes assurèrent le contrôle des routes de la soie au Nord, vers Amasya, Tokat et Erzincan, puis au Sud vers Malatya. Un siècle plus tard, Soliman le Magnifique (1520-1566) soumit la région du Gilan (1533). Pour encourager le commerce avec l'Occident, Orhan (1324-1360) accorda des concessions commerciales aux Génois et, dès 1326, lança la construction d'un « marché aux vêtements » (*bezzâzistan*) et d'un caravansérail, le Bey Hanı, également connu sous le nom de Emir Hanı<sup>15</sup>, dans lequel s'alignaient des cellules pour accueillir les marchands étrangers (*mutamakkin*) et les voyageurs (*saffâr*). À ceci s'ajouta à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le Fidan Hanı, construit vers 1460 par Mahmud Pacha, grand vizir de Mehmed II (1451-1481), et, sous le règne de son fils Bâyezîd II (1481-1512), la construction de deux grands caravansérails populairement désignés sous les noms de « caravansérail des Persans » ('Acem Hanı, qui deviendra le Koza Hanı), et de « caravansérail du riz » (Pirinç Hanı)<sup>16</sup>.

Cette politique porta ses fruits puisque, outre les marchands occidentaux, des négociants persans -originaires de Perse, mais aussi de Tabriz, Samarkande, Boukhara- désignés sous l'appellation '*acem*'<sup>17</sup>, vinrent s'établir dans la nouvelle capitale ottomane en particulier pour échanger la soie grège contre des produits de fabrication locale (notamment les brocards de Bursa) ou des articles apportés là par des marchands italiens, moscovites ou d'autres pays d'Europe. La ville va profiter des taxes et autres tarifs douaniers pour s'enrichir. À titre d'exemple, en 1487, elle percevait 40 000 ducats or ; en 1508, 33 000 ducats et en 1512, à la veille de l'interdiction d'importation de soie persane ordonnée par Selîm I<sup>er</sup>, 43 000 ducats<sup>18</sup>.

Le marché de la soie fut très fluctuant au cours des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. À plusieurs reprises, les guerres entre l'Empire ottoman et la Perse entravèrent les approvisionnements. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Selîm I<sup>er</sup> (1512-1520), en lutte contre les Safavides, tenta en vain un blocus commercial<sup>19</sup>. Une des mesures les plus radicales de ce souverain fut la confiscation des stocks de soie des marchands persans de Bursa<sup>20</sup>, leur déportation à Istanbul ou en

15 Dans un document de 1522, ce marché est aussi appelé *han-ı bezzaziye*, c'est-à-dire han aux vêtements. AYVERDI, 1966, p. 96.

16 Construit en 1508, le Pirinç Hanı est à l'origine un centre du commerce de la fourrure avec la Russie, mais il est progressivement remplacé par celui de la soie puis du riz en provenance d'Égypte. cf. F. DALSAR, p. 215-216, doc. 138-139.

17 F. DALSAR, p. 217-219, doc. 142 (de Tabriz), doc. 143 (de Perse), doc. 144 (de Samarkande), doc. 147 (de Boukhara).

18 H. INALCIK, « Bursa, I. XV. Asır Sanayi ve Ticaret Tarihine dair Vesikalar », *Belleten*, XXIV/93, 1960.

19 Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, « Études turco-safavides, I. Notes sur le blocus du commerce iranien par Selîm I<sup>er</sup> », *Turcica*, VI, 1975, p. 68-88 et « Notes sur une saisie de soies d'Iran en 1518 », *Turcica*, VIII/2, 1976, p. 237-253.

20 F. DALSAR, p. 206, doc. 118 : ce document, de 1519, mentionne les biens confisqués de 33 marchands persans, pour des montants de 300 à 26 283 aspres. Cette dernière somme appartenait au plus fortuné des marchands, un certain Hacı Çelebi, fils de Bali Çelebi, dont le nom suggère qu'il était certainement turc azéri.

Roumélie en 1513<sup>21</sup>, et l'interdiction totale d'importation et de vente de soie persane sous peine d'amende ou de saisie de biens<sup>22</sup>. Ces mesures se montrant inefficaces et très impopulaires<sup>23</sup>, dès son accession au pouvoir en 1520, Soliman le Magnifique (1520-1566) libéra les marchands persans, veilla à les indemniser<sup>24</sup>, et renforça le contrôle de l'État sur la vente et la distribution de la soie. Malgré ce changement de politique, ce blocus bouleversa l'industrie ottomane de la soie, entraînant en quelques années de graves conséquences : pénurie de matière première<sup>25</sup>, augmentation spectaculaire des prix, ruine de marchands, fermeture d'ateliers, baisse de la qualité<sup>26</sup>, développement du tissage des velours de coton (*iplik kadifesî*)<sup>27</sup> et chute spectaculaire des revenus de l'État. De nombreux négociants persans, sous l'emprise de telles vexations, notamment à l'encontre de leurs femmes<sup>28</sup>, préférèrent abandonner la place au profit de nouveaux intermédiaires, principalement les marchands arméniens<sup>29</sup>.

Enfin, autre conséquence plus durable, les soyeux ottomans se lancèrent eux-mêmes dans la sériciculture. Il leur fallut pour cela acclimater les plants de mûriers blancs (*dut ağacı*), dont seules les feuilles, larges et épaisses, pouvaient assurer une adéquate nourriture aux vers afin d'obtenir une soie blanche et régulière. Les premiers résultats portèrent leurs fruits dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, puisqu'un document de 1587 enregistre la plainte d'un éleveur qui réclame 5 500 aspres pour la vente des feuilles de mûrier de son exploitation<sup>30</sup>. Un siècle plus tard, plusieurs voyageurs rapportent que la plaine de Bursa était couverte de mûriers dont il existait, selon le chroniqueur Evliya Çelebi, sept variétés<sup>31</sup>. D'autre part, il fallut introduire le papillon *bombyx mori*. Ensuite, pour nourrir les milliers de chenilles jusqu'à la fabrication des cocons, mettre en place une organisation minutieuse, comme par exemple une main-d'œuvre chargée de couper en petits morceaux les tonnes de feuilles de mûrier que les chenilles dévoraient. Enfin, apprendre l'art de tirer la soie du cocon : ébouillanter les cocons, dévider le long fil de soie, réunir les fils entre eux pour obtenir un fil d'une grande finesse mais solide. Ce renouveau de l'industrie de la soie ne semble avoir porté ses fruits que vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais à cette époque, l'Empire ottoman connaît sa première notable crise économique.

21 F. DALSAR, p. 131 et p. 198, doc. 86-87, p. 200, doc. 91.

22 F. DALSAR, p. 195-208, doc. 83-118.

23 Sur la contrebande, voir plus particulièrement, F. DALSAR, p. 200-206, doc. 92-118, tous datés 1518.

24 H. INALCIK, 1971, p. 213.

25 F. DALSAR, p. 171-173, doc. 48, 50-51 ; p. 219, doc. 149.

26 En 1618, Thomas Borsos, envoyé transylvain, se plaint de la faible qualité de l'*hil'at* qu'il reçoit lors de son audience auprès du sultan, cf. V. GERVERS, *The influence of Ottoman Turkish Textiles and Costumes in Eastern Europe, with particular reference to Hungary*, Toronto, Royal Ontario Museum History, Technology and Art Monograph 4, 1982, p. 14.

27 F. DALSAR, p. 99, doc. 17 (daté 1520).

28 F. DALSAR, p. 199, doc. 90.

29 F. DALSAR, p. 132-136, 140-141.

30 F. DALSAR, p. 361 et p. 386, doc. 299. Sur le développement du mûrier, cf. H. GERBER, *op. cit.*, p. 81-88.

31 G. WHELER, *A journey in Greece*, Londres, 1682, p. 209 ; J. PITTON DE TOURNEFORT, *Relation d'un voyage du Levant*, Lyon, 1727, p. 339 ; Evliya ÇELEBI, *Evliya Çelebi Seyahatnâmesi*, Istanbul, 1999, II, p. 23.



## PRODUCTION ET CONSOMMATION

Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, les soieries de Bursa sont réputées pour leurs qualités. De grandes quantités sont exportées vers l'Europe et les pays orientaux. On les retrouve naturellement dans l'Italie de la Renaissance, où elles sont utilisées aussi bien dans l'habillement<sup>32</sup> que dans la confection des tentes de pont des navires<sup>33</sup>, mais également en Europe orientale. Un document de 1512, signale la présence de marchands moscovites qui font du troc de fourrures contre des taffetas<sup>34</sup> ; un autre, de 1548, de marchands hongrois<sup>35</sup> et, en 1565 et 1568, de marchands polonais<sup>36</sup>. Les étoffes de soie de Bursa étaient volontiers utilisées pour les vêtements sacerdotaux, les ornements d'autels et autres usages ecclésiastiques, notamment en Russie et en Suède<sup>37</sup>. L'exportation touchait également les pays musulmans. Sous le nom de « tissus de Bursa » (*Bursa kumaşı*) ou « tissus de Rum » (*Rumi akmisa*), on importait toutes sortes de taffetas, *kemhâ*, *kadife*. On en trouve traces dans les archives des présents destinés aux sultans mamelouks d'Égypte<sup>38</sup>, ainsi que chez les Safavides de Perse. En 1514, lorsque Selîm I<sup>er</sup> s'empara du trésor du chah safavide, châh Isma'îl, dans son palais Hecht-i Behicht de Tabrîz, on compta 91 vêtements confectionnés en étoffe de Bursa<sup>39</sup>. En 1575, châh Tahmâsb n'hésita pas à dépêcher un de ses représentants à Bursa pour acheter du tissu moyennant six *yûk* de soie (environ 925 kg)<sup>40</sup>. Enfin, plusieurs voyageurs signalent des transactions sur des étoffes de Bursa dans les bazars de Tabrîz<sup>41</sup>.

32 Voir par exemple une série de vêtements ecclésiastiques en possession de la famille Barberini, étudiée par Louise MACKIE dans N. ATASOY, W. B. DENNY, L. W. MACKIE et H. TEZCAN, *op. cit.*, p. 186, 247 n° 44.

33 Eleanor SIMS, « The "Doria Velvet" : An Ottoman velvet in the Detroit Institute of Arts », dans Tadeusz MAJDA (éd.), *Seventh International Congress of Turkish Art*, Varsovie, 1990, p. 215-220.

34 F. DALSAR, p. 166, doc. 36, p. 191, doc 76.

35 F. DALSAR, p. 192, doc. 78.

36 H. T. DAĞLIOĞLU, p. 41, doc. 43 ; F. DALSAR, p. 190, doc. 73-75 ; A. REFIK, *Onaltıncı asırda İstanbul Hayatı*, Istanbul, 1935, 108.

37 L'Oruzheinaya Palat (musée des armures) du Kremlin, à Moscou, possède une riche collection, dont les pièces les plus anciennes se situent autour de 1570-1600. Les soieries polonaises semblent dater de la même époque. Voir « Trade in Ottoman silks in the Balkans, Poland and Russia », dans N. ATASOY, W. B. DENNY, L. W. MACKIE et H. TEZCAN, *Ipek. Imperial ottoman Silks and Velvets*, p. 176-181 et les catalogues d'expositions : Selmin KANGAL et alii (éds), *War and Peace, Ottoman-Polish Relations in the 15<sup>th</sup>-19<sup>th</sup> Centuries*, Istanbul, 1999 ; Ernst PETRASCH et alii (éds), *Badisches Landesmuseum Karlsruhe. Die Karlsruher Türkenbeute, die "Türkische Kammer" des Markgrafen Ludwig Wilhelm von Baden-Baden, die "Türkischen Curiositaeten" des Markgrafen von Baden-Durlach*, Munich, 1991 ; Claudia SCHNITZER & Petra HÖLSCHER (éds), *Eine gute Figur machen, Kostüm und Fest am Dresdner Hof*, Dresde, 2000, p. 69-85.

38 H. INALCIK, 1993, p. 208.

39 Tahsin ÖZ, *Türk Kumaş ve Kadifeleri*, Istanbul, 1946, I, p. 42 . T. ÖZ, *Turkish Textiles and Velvets*, p. 51.

40 F. DALSAR, p. 181, doc. 62.

41 Un marchand vénitien anonyme dit à propos du marché de Tabrîz : « a quantity of velvet and cloth of gold is brought from Bursa and Cafâ (...) there is much traffic in this city and there are silks of every quality, raw and manufactured. There are rhubarb, musk, ultramarine blue, pearls of Orime [Ormuz] of every water, coin of all sorts, lake dye of great beauty, fine indigo, woolen and



Cependant, la production soyeuse de Bursa est en majeure partie absorbée localement. Des registres de décès (*tereke defterleri*) nous montrent que de riches étoffes sont utilisées par des personnes fortunées pour d'une part se vêtir, d'autre part pour décorer leurs intérieurs. Dans la vie quotidienne, les Ottomans utilisent des tissus ordinaires en lin, en coton, ou en fibres animales, mais pour certaines occasions, ils aiment se revêtir de soieries et tissus façonnés. Lors de son voyage en Orient en 1546, le naturaliste Pierre Belon du Mans, ne cache pas son admiration devant la qualité de ces vêtements :

« Les Turcs portent leurs habits de velours figuré de diverses couleurs, comme aussi sont entremêlés d'or et d'argent, et proprement façonnés. Les Turcs, quelques habillements qu'ils fassent, ou de drap, de soie, camelot, ou moncayar [sorte de serge], ils les cousent de fine soie, et font couture qui dure plus que le drap. J'ose dire que les habillements qui sont cousus en Turquie ne sont nullement cousus que de fil de soie, qui principalement est filé à Bourse. Je dis que les couturiers de Turquie, si l'on fait comparaison de leurs ouvrages à ceux qui sont cousus en Europe, cousent toutes besognes mieux et plus élégamment que ne font ceux du pays des Latins, tellement qu'on dirait que l'ouvrage d'Europe n'est que ravaudage au prix du leur. En somme, les Turcs cousent si proprement en quelque chose que ce ne soit qu'on n'en voit point les coutures, et quelque ouvrage qu'ils fassent, est si bien fait qu'on n'en saurait que redire<sup>42</sup>. »

Le brocart et le velours servent généralement à la confection des *kaftan*, *dolama* (sorte de sous-vêtement), *fustân* (jupes), bonnets, châles, *çarşaf* (voiles). On les utilise aussi comme enveloppes de coussins (*minder*, *yastık*), nappes ou napperons<sup>43</sup>.

Le palais impérial est bien entendu le principal consommateur de ces produits fort onéreux, dont les plus travaillés servent aux vêtements de cérémonie, les fameux *hil'at*<sup>44</sup>. En 1609, 319 tailleurs sont chargés de façonner les vêtements de cérémonie pour le palais sous la supervision d'un chef-tailleur (*terzi başı*). À cette occasion, de grandes quantités de

---

other cloths from Aleppo, Bursa and Constantinople, since crimson silks are exported from Tauris to Aleppo and Turkey, and paid for in cloth and silver », dans *A narrative of Italian travels in Persia during the fifteenth and sixteenth centuries*, éd. Charles Grey, Londres, 1873, p. 172-173.

42 *Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans*, texte établi et présenté par Alexandra Merle, Paris, 2001, p. 516-517.

43 Sur les vêtements utilisés à cette époque à Bursa, cf. Suraiya FAROQHI, « Femal costumes in late fifteenth century Bursa », *Stories of Ottoman Men and Women. Establishing Statuts, Establishing Control*, Istanbul, 2002, p. 63-74, article repris dans *Ottoman Costumes. From textile to Identity*, S. Faroqhi & C. K. Neumann (éds.), Istanbul, 2004, p. 81-91

44 Hülya TEZCAN et Selma DELİBAŞ, *Topkapı Sarayı. Costumes et tissus brodés*, sous la direction de J. M. ROGERS, Paris, 1987 ; Patricia BEAKER, Hülya TEZCAN et Jennifer WEARDEN, *Silks for the the Sultans. Ottoman Imperial Garments from Topkapı Palace*, Istanbul, 1996. De très beaux caftans sont régulièrement présentés lors d'expositions, cf. Olivia PELLETIER, « Les robes d'honneur et les ambassades européennes à la Cour ottomane », dans *Topkapı à Versailles. Trésors de la Cour ottomane* (musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, 4 mai-15 août 1999), Paris, 1999, p. 89-100 ; *Style and Status: Imperial Costumes from Ottoman Turkey* (Arthur M. Sackler Gallery, Smithsonian Institution, 29 oct. 2005-22 janv. 2006), Londres, 2005.

soie sont achetées à Bursa par le *hassa harç emini*<sup>45</sup>. Pour satisfaire la demande, il existe des ateliers impériaux, connus sous le nom de *hassa karhane* ou *karhane-i 'amire*<sup>46</sup>. Si les fils de soie sont importés de Bursa, une fois les étapes de teinture et de filage effectuées<sup>47</sup>, tous les textiles du palais ne proviennent pas nécessairement de Bursa. Comme nous le montrent les inventaires du Trésor du palais, certains viennent de Yazd, d'autres des Indes ou bien d'Europe. Sur plus de trente caftans, ou tenues de cérémonie, de nos jours conservés au palais de Topkapı, seuls trois caftans sont taillés dans du velours de Bursa. Les autres sont confectionnés dans de luxueux velours italiens ou français<sup>48</sup>.

Bursa et Istanbul ne sont pas non plus les seuls centres de tissage de la soie de l'Empire ottoman. On tissait le velours et le brocart à Bilecik<sup>49</sup>, Diyarbakir, Tokat, Alep, Damas, Bagdad<sup>50</sup>. Cette industrie se développe plus particulièrement dans les villes situées sur les routes caravanières venant de Perse : Erzincân, Tokat, Amâsya et Bursa d'un côté ; Maraş, Mardin et Alep de l'autre<sup>51</sup>.

## UNE GRANDE VARIÉTÉ DE SOIES

Il existe de très nombreuses qualités de tissus. Pour des questions de simplification, le règlement de l'*ihtisab* de Bursa classe les soieries en trois grands groupes<sup>52</sup> : les velours (*kadife*), les brocards ou lampas (*kemhâ*) et les satins (*tâfta*, *atlâs*). Les premiers sont des tissus à duvet, les seconds comportent un dessin formé par le tissage, les derniers sont des tissus doux, légers et de couleurs brillantes, que l'on utilise surtout pour les doublures. Divers sous-groupes sont ensuite délimités par des termes définissant à la fois techniques, valeurs et prix, comme nombre de fils de chaîne, emploi de fils d'or ou d'argent, degré de retordage du fil, dessin tissé, etc.

Identifier et décrire la technique des tissus de soie est une tâche complexe. Il n'existe d'ailleurs pas jusqu'à présent de classification systématique des nombreuses étoffes turques. Cependant, les étoffes les plus courantes, dont on retrouve les termes dans les inventaires, registres et édits du palais, sont le *çatma*, un velours particulièrement serré et soyeux tissé selon des normes très précises à Bursa à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Parmi les variétés de *kemhâ*,

45 H. INALCIK, « Bursa », *Belleten*, XXIV/93, 1960, p. 64 ; F. DALSAR, p. 226-233, doc. 160-176 ; T. ÖZ, *Türk Kumaş ve Kadifeleri*, Istanbul, 1946-1952, vol. I et II.

46 F. DALSAR, doc. 22, 23 ; T. ÖZ, 47, avec un plan.

47 F. DALSAR, p. 104, doc. 22-23, p. 105-106, doc. 25.

48 Walter B. DENNY, « Les Textiles et tapis d'Orient à Venise », catalogue de l'exposition *Venise et l'Orient*, p. 174-191.

49 H. T. DAĞLIOĞLU, *op. cit.*, p. 83, doc. 115.

50 F. DALSAR, p. 387-389. Colette ESTABLET et Jean-Paul PASCUAL, *Des tissus et des hommes. Damas vers 1700*, Damas, 2005.

51 La région Tokat-Amâsya produisait elle-même de la soie dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Cf. Robert ANHEGGER, Halil INALCIK, *Kânûnnâme-i sultânî ber müceb-i 'örf-i 'osmânî*, II. *Mehmed ve II. Bayezid devirlerine ait yasaknâme ve kânûnnâmeler*, Ankara, 1956, p. 41-43, doc. 31.

52 Ömer LÛTFİ BARKAN, « XV. Asrın sonunda bazı büyük şehirlerde eşya ve yiyecek fiyatlarının tesbit ve teftiş hususlarının tanzim eden kanunlar. II. Kanunname-i Ihtisab-i Bursa, 1502 », *Tarih Vesikaları*, II/7, 1942, p. 15-40.

on distingue : le *serenk*<sup>53</sup>, tissu façonné multicolore assez ordinaire ; le *serâser*, tissu qui grâce à l'emploi de fils d'argent et de soie grise produit un reflet argenté sur toute la surface, et dont il existe au moins cinq variétés (*has-ül has serâser*, *vizir serâser*, *beylerbeyi serâser*, *evsat serâser*, *edna serâser*)<sup>54</sup> ; enfin, le luxueux *zerbâft*, le plus riche de tous les textiles ottomans, lourde étoffe, enrichie de quantités de fils d'or.

Ces textiles sont tissés en plusieurs dimensions, depuis les petits panneaux de velours de la taille d'un grand coussin, jusqu'à de plus grandes pièces qui servent de panneaux décoratifs ; d'autres à confectionner de luxueux vêtements.

En grande majorité, les tisserands de Bursa étaient des Turcs musulmans locaux. La présence d'étrangers n'est cependant pas impossible. En 1501, il est question d'un certain Tomasino Caviae, tisserand italien résidant à Bursa. On sait d'autre part que Selîm I<sup>er</sup>, après sa victoire sur les Safavides à Tchaldîran, transféra à Istanbul un nombre important d'artisans de Tabrîz ; puis, après l'occupation de la Syrie et de l'Égypte, d'artisans d'Alep et d'Alexandrie<sup>55</sup>. Au siècle suivant, les tisserands grecs semblent avoir été de plus en plus nombreux au point que les brocarts de Kefe et de Chios étaient imités à Bursa.

L'industrie de la soie exige des artisans extrêmement compétents, spécialisés non seulement dans les diverses étapes de la filature et de la teinture, mais aussi dans le tissage des différentes étoffes comme velours, satin, brocart ou velours brochés. En raison des très longs processus de fabrication et du prix élevé des matières premières, les autorités surveillent toutes les étapes de la fabrication. Ces mesures sont d'autant plus indispensables que, s'il est parfois possible de corriger les erreurs avant le tissage, les soieries, contrairement aux lainages, ne reçoivent aucun apprêt ; il est donc quasiment impossible d'en camoufler les défauts. D'ailleurs, les règlements de l'*iẖtisab* ne mentionnent jamais la qualité des tissus, mais insistent toujours sur le nombre de fils, le poids et les longueurs des métiers.

Comme toute production, l'industrie textile ottomane est organisée selon un système complexe de corporations (*ẖirfet*)<sup>56</sup>. Les entrepreneurs sont divisés en deux groupes : les marchands (*hamci*) et les tisserands (*dokumaci*). Comme nous l'avons vu plus haut, les premiers achetaient les lots de soie brute au marché central de Bursa, le *bezzâzistân*, puis faisaient filer le fil par la corporation des fileurs (*dolabcı* ou *iḇrişim ḇükücü*) selon deux techniques : le fil de chaîne filé serré (*masdûd*) ou le fil de trame plus léger, filé moins serré (*pûd*). Les fils passaient ensuite chez les teinturiers (*boyacı*), qui le teignaient de la couleur requise selon des normes de qualité établies par la corporation. Le teinturier utilisait un éventail de couleurs assez réduit avec de l'alun et autres mordants (substance nécessaire

---

53 Dans la classification ottomane, *serenk* signifie «trois couleurs». Il désigne une soierie dont le décor, fait à l'aide de trames polychromes, se détache sur un fond uni. Contrairement aux productions les plus luxueuses, le *serenk* n'utilise pas de fils métalliques d'or et d'argent.

54 T. ÖZ, *Turkish Textiles and Velvets*, p. 73.

55 ANGIOLELLO dans *A narrative of Italian travels in Persia during the fifteenth and sixteenth centuries*, éd. Charles Grey, Londres, 1873, p. 119.

56 Sur l'organisation des corporations, cf. Haim GERBER, « Guilds in Seventeenth-Century Anatolian Bursa », *Asian and African Studies*, vol. 11, 1976, p. 59-86 ; Gabriel BAER, « Monopolies and restrictive practices of Turkish Guilds », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 13, 1970, p. 145-165 ; *Id.*, « The administrative economic and social functions of Turkish guilds », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 1, 1970, p. 28-50.

à la fixation du colorant sur les fibres). Un rouge foncé (*çerde*) dérivé de la gomme-laque était la couleur la plus répandue, tandis que l'indigo (*nil*, *çivit*) importé surtout de l'Inde donnait des bleus. La vélanède ou les glands de chêne servaient à faire du jaune, et les couleurs primaires étaient mélangées pour donner un marron foncé et des verts vifs. De la soie non teinte, de couleur écru, et parfois grise ou noire, servait pour les velours et les soieries façonnées.

Une fois teints, les fils étaient confiés à la corporation des tisserands (*dokumacı*), qui sont eux-mêmes organisés en différentes corporations selon leur spécialité : *kadifeci*, *kemhâcı*, *valeci*, *futacı*, etc. Les fils métalliques utilisés dans les velours ottomans étaient achetés auprès de la corporation des *şimkeç*. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, il semble qu'il y ait eu des rivalités entre les ateliers de Bursa et d'Istanbul pour contrôler le marché, ce qui conduisit à une spécialisation. Bursa sera surtout renommée pour ses velours *çatma* et *kadife*, tandis qu'Istanbul fera sa réputation dans la confection des *serâser* et autres soieries façonnées comme les *kemhâ*, largement utilisées dans le cérémonial des robes d'honneurs. En 1557, 71 tisserands de *kemha* travaillent pour le palais impérial et, à partir de 1574, face à la baisse brutale du cours du métal précieux, des ordres sont expressément adressés aux cadis de Bursa et de Bilecik pour leur spécifier que les manufactures impériales d'Istanbul se réservent désormais l'exclusivité de la confection des *serâser*<sup>57</sup>.

Toute étoffe tissée faisait l'objet d'une inspection par l'intendant des sceaux (*damga emini*) qui, après avoir vérifié qualités et dimensions, apposait les sceaux officiels du gouvernement. Le percepteur des sceaux (*damga resmî*) percevait ensuite une taxe sur chaque rouleau (*top*), puis le tisserand était autorisé à vendre sa production à certaines boutiques déterminées du bazar de Bursa, où des vendeurs spécialisés, également organisés en corporation suivant le type d'étoffes qu'ils vendaient, avaient la charge de distribuer chaque pièce de tissu sur le marché de gros ou de détail.

La corporation la plus importante était celle des tisserands de velours, les *kadifeci*, dont la production était très appréciée. Comme toute corporation, elle dispose d'un conseil —appelé le conseil des Six (*altılar*)<sup>58</sup>— qui veille à ce que les règlements concernant la qualité et le prix du produit manufacturé soient respectés ; organise les examens de passage d'apprenti (*şagird*) à compagnon (*kalfâ*) et de compagnon à maître (*usta*) ; délivre les diplômes (*icâza*) ; règle les différends et les malversations au sein de la corporation. Un *şagird* était un jeune apprenti qui généralement travaillait pour un petit salaire sur la base d'un contrat d'un à trois ans<sup>59</sup>.

On estime à plus d'un millier le nombre de métiers à tisser fonctionnant à Bursa au début du XVI<sup>e</sup> siècle. On sait peu de choses sur leurs emplacements, bien qu'un document de 1670 en signale plusieurs dans les limites de la citadelle<sup>60</sup>. Il est probable que la majorité était installée dans des maisons privées ou chez de «gros commerçants» qui possèdent de

57 Ordres adressés aux cadis de Bursa et de Bilecik par le sultan Selim II, T. ÖZ, *Turkish Textiles and Velvets*, p. 59.

58 F. DALSAR, p. 318, 330, 397-398.

59 À titre d'exemple, en 1551, un *şagird* était engagé pour trois ans sur la base de 600 aspres. En contrepartie, le maître s'engageait à lui apprendre l'art du *kemha* au cours de ce délais. cf. F. DALSAR, p. 320, doc. 246.

60 F. DALSAR, p. 340, doc. 278.

20 à 50 métiers. Dans un document de 1586, on dénombre un total de 420 métiers à tisser (*tezgâh*) entre les mains de 25 propriétaires musulmans ; à lui seul, un certain Elhaç Mahmud Ibn Sina en possédait 46<sup>61</sup>. On trouve aussi bien des hommes que des femmes<sup>62</sup>, ainsi que des non musulmans. D'ailleurs, pour éviter que des musulmans se retrouvent sous l'autorité de *dhimmi*, en 1595, une *fetva* est émise précisant que les tisserands musulmans ne pourront désormais travailler que pour des maîtres musulmans<sup>63</sup>.

Un grand nombre de documents évoque l'emploi d'esclaves, dont plusieurs, surtout dans les années 1500, sont victimes d'abus. La plupart sont des prisonniers de guerre envoyés à Bursa pour s'acquitter de leur rançon. Sous contrat (*mukâtebe*), ils peuvent racheter leur liberté en échange de leur travail. Il est possible qu'à cette époque, comme l'ont montré les études de Halil Sahillioğlu, l'industrie textile ottomane manquait de main d'œuvre<sup>64</sup>. En 1530, on apprend que Ibrahim Pacha, grand vizir de Soliman le Magnifique, envoya à Bursa de jeunes apprentis pour apprendre le métier auprès de maîtres-tisserands. Leurs lieux d'origine laissent supposer qu'il s'agit de nouveaux convertis comme les Hongrois Safer et Mehmed, qui apprennent respectivement le tissage du *çatma* sous la conduite du *şehir kethüda* Ali Çelebi et du *tafta* avec maître (*üstad*) Ramazan ; le Bosniaque Kibvan, le tissage des soieries à médaillons (*benek*) avec Hacı Musa ; le Bosniaque Çemsid, le tissage des sept couleurs de taffetas (*heft tafta*) avec maître Hüsam, et Kasım «le franc», la confection de couvertures (*döşeme*) avec maître Hüseyin, qui a aussi pris à son service un certain Ahmed pour lui apprendre le tissage du *çatma-kadife*<sup>65</sup>. Probablement que nombre de tisserands étaient eux-mêmes des esclaves affranchis.

Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, le nombre de métiers à tisser ne cessa de croître. En 1564, les métiers produisant le brocart (*seraser, zerbâft*) passent de 100 à 318. Cependant, cette embellie sera de courte durée puisque, à la suite d'un nouveau conflit avec la Perse en 1577, le chiffre est ramené à 268<sup>66</sup>.

61 F. DALSAR, p. 335-336, doc. 273.

62 F. DALSAR, p. 320, doc. 247. On trouve également un certain nombre de femmes qui, en tant que commanditaires, participaient au commerce de la soie, cf. F. DALSAR, p. 200-205. Ce dernier mentionne : Inci binti Abdullah (doc. 93), Bülbül binti Abdullah (doc. 94), Tutü Hatun binti Abdullah (doc. 96, 102), Fatma binti Nebi Hacı (doc. 110) ; Haim GERBER, « Social and Economic Position of Women in an Ottoman City, Bursa 1600-1700 », *International Journal of Middle East Studies*, 12, 1980, p. 231-244.

63 F. DALSAR, p. 321, doc. 249.

64 Halil SAHILLIOĞLU, « On Beşinci Yüzyıl Sonunda Bursa'da İş ve Sanayi Hayatı ; Kölelikten Patronluğa », in *Memorial Ömer Lütü Barkan*, Paris, 1980, p. 179-188 et « Slaves in the Social and Economic Life of Bursa in the Late 15<sup>th</sup> and Early 16<sup>th</sup> Centuries », *Turcica*, XVII, 1985, p. 43-112. Sur le cas des femmes, voir Suraiya FAROQHI, « From the Slave Market to Arafat: Biographies of Bursa Women of the Late Fifteenth Century », *Turkish Studies Association Bulletin*, 24, 2000, p. 3-20, article réédité dans S. FAROQHI, *Stories of Ottoman Men and Women. Establishing Statuts, Establishing Control*, Istanbul, 2002, p. 133-149.

65 F. DALSAR, p. 319, doc. 245.

66 A. REFIK, 108, doc. 116-118 ; T. ÖZ, *Turkish Textiles and Velvets*, p. 55-56.

\* \* \*

Bien que prospère aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, Bursa fut avec le temps de plus en plus concurrencée. À l'inflation causée par l'arrivée massive des métaux précieux du Nouveau Monde à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, vint s'ajouter la concurrence de villes comme Foça puis Izmir qui exportaient directement vers l'Occident la soie brute persane. De leur côté, les cités italiennes produisirent de plus en plus de brocarts, dans le «style ottoman» pour les écouler sur le marché ottoman, voire polonais et russe<sup>67</sup>. Fortement concurrencée sur les textiles, Bursa préféra se spécialiser dans l'exportation de la soie grège vers l'Occident. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la demande sera telle qu'elle provoqua une pénurie de matière première dans l'industrie textile turque. En 1806, le gouvernement ottoman réagit en édictant une loi faisant obligation aux producteurs à conserver un quota de soie de Bursa pour la vente aux marchands d'Istanbul, le reste pouvant être vendu à l'Europe après autorisation du sultan<sup>68</sup>. D'autre part, il chercha à relancer l'industrie textile en installant, à partir de 1838, des machines à vapeur pour extraire la soie des cocons et, en ouvrant, en 1888, l'Institut Séricicole (*Dâr al-hârîr*), un établissement chargé d'améliorer l'élevage du ver à soie<sup>69</sup>. Ces quelques mesures ne purent empêcher le lent déclin de la fabrication de la soie de Bursa. C'est seulement depuis quelques années, à l'occasion de grandes expositions, que l'on redécouvre les merveilleux velours et brocarts qui ont fait sa réputation aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

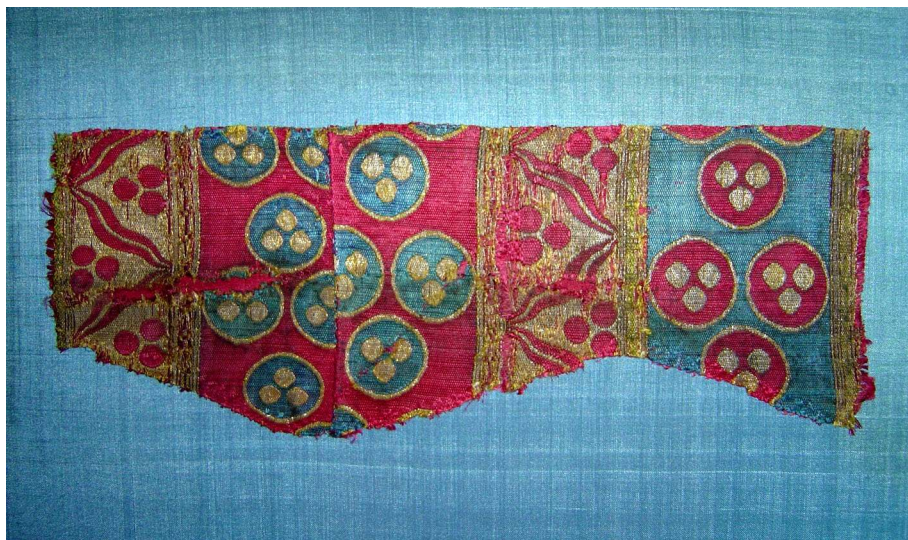
---

67 *Tkanina turecka XVI-XIX w. ze zbiorów polskich* [textiles ottomans des XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles dans les collections polonaises], Varsovie, musée national de Varsovie, 1983, p. 111, n°126.

68 F. DALŠAR, p. 393-394, doc. 308.

69 Sur l'industrie de la soie à Bursa au XIX<sup>e</sup> siècle, cf. Donald QUATAERT, « The Silk Industry of Bursa, 1880-1914 », *Collection Turcica*, III, 1983, p. 481-503.





Soierie façonnée (*kemha*) de Bursa avec motifs aux trois sequins (*çintamani*) et lèvres de Bouddha, fin du XV<sup>e</sup> siècle. Soie, fils métalliques ; lampas (Galerie Benli Arts de L'Islam, Paris).



Morceau de velours à la tulipe, Bursa, XVI<sup>e</sup> siècle. Soie, fils métalliques ; velours coupé, broché (Galerie Benli Arts de L'Islam, Paris).